



All Our
**HIDDEN
GIFTS**



*Caroline
O'Donoghue*

La Martinière **j.**
FICTION



All Our Hidden Gifts

La Gouvernante

Caroline O'Donoghue

All Our Hidden Gifts

La Gouvernante

Traduit de l'anglais
par Christophe Rosson

La Martinière **j.**
FICTION

Les extraits d'*Othello* sont donnés dans la traduction
d'Alfred de Vigny, *Othello, le More de Venise*, Paris,
Chez Levavasseur, libraire, 1830. (Version électronique)

Couverture : © Helen Crawford White
Reproduite avec l'autorisation de Walker Books Ltd

© Caroline O'Donoghue, 2021
Published by arrangement with Walker Books Limited,
London, Ltd, SE11 5HJ
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2021, La Martinière Jeunesse,
une marque des Éditions de La Martinière,
57, rue Gaston Tessier, 75019 Paris
ISBN : 978-2-7324-9269-8

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.editionsdelamartiniere.fr
www.lamartinieregroupe.com

À ma famille, si intéressante.

*À Harry Harris,
qui a réveillé la Gouvernante en premier.*

1

COMMENT J'AI CRÉÉ le cabinet de tarot de l'Étouffoir ? C'est simple : il a suffi de quatre retenues, trois mots à mes parents, deux bulletins pourris et un mardi après-midi à la fin duquel je me suis retrouvée enfermée dans un placard.

Je vais vous faire la version courte.

Mlle Harris m'a collée pour avoir jeté une chaussure sur M. Bernard. Je n'ai fait que lui rendre la monnaie de sa pièce : il m'avait traitée d'idiote parce que je ne connaissais pas mes verbes italiens. Je lui ai rétorqué que, de toute façon, c'était ridicule d'apprendre l'italien, et qu'on ferait mieux de nous enseigner l'espagnol vu qu'il est plus parlé dans le monde. M. Bernard m'a répondu que si je croyais que j'apprendrais plus rapidement l'espagnol que l'italien, je me fourrais le doigt dans l'œil. Il m'a tourné le dos.

J'ai balancé ma chaussure.

Elle ne l'a pas touché, je tiens à le souligner. J'ai à peine atteint le tableau blanc. Mais ça, tout le monde

s'en fiche, à part moi. Peut-être que si j'avais une meilleure amie – ou ne serait-ce qu'une amie proche –, elle aurait pu me soutenir. Leur expliquer à tous que c'était une blague, que jamais je ne ferais de mal à un prof volontairement. Oui, voilà, il aurait fallu que quelqu'un explique comment ça se passe en moi : la frustration et la rage qui bouillent et qui débordent parfois sans que je puisse prédire quand, ni contrôler le phénomène.

Sauf que cette copine n'existe pas, et que je ne suis même pas sûre de mériter d'en avoir une.

Ma retenue commence donc le mardi matin, Mlle Harris me conduit au sous-sol.

Depuis quatre ans que je suis à Sainte-Bernadette, le gel a fait éclater deux fois les canalisations, sans parler des inondations annuelles. Conséquences : les deux micro-salles de classe installées au sous-sol sont tapissées de moisissure verte, et une sale odeur humide imprègne les lieux. Les profs évitent autant que possible de les utiliser, alors elles servent surtout aux heures de colle, aux exams et au stockage d'un bazar que personne ne se donne la peine de jeter.

Le saint des saints du sous-sol, c'est l'Étouffoir : un grand placard profond qui nous rappelle à toutes la salle de torture de Legourdin, dans *Matilda*.

Mlle Harris désigne le placard d'un geste théâtral.

— Ta-daa !

— Vous voulez que je nettoie l'Étouffoir ? je m'écrie, manquant m'étrangler. Mais c'est inhumain.

— Plus inhumain que de jeter une chaussure sur ton prochain, Maeve ? Veille bien à séparer les déchets de ce qui est recyclable.

— Mais je ne l'ai même pas touché, mademoiselle. Vous ne pouvez pas me laisser là ! Sans aide, en plus. Si ça se trouve il y a un rat mort là-dedans !

Elle me passe un rouleau de sacs-poubelle noirs.

— Tu le mettras avec les déchets, dans ce cas.

Et elle me plante là. Toute seule. Dans ce sous-sol flippant.

Par où commencer ? Aucune idée. Je ramasse des trucs à droite à gauche en grommelant. Je maudis Sainte-Bernadette. Ce n'est même pas une école comme les autres. Ç'a longtemps été une grande maison de ville victorienne, dont sœur Assumpta a hérité dans les années 1960. Enfin... On dit « sœur », mais en fait elle était novice – comme Julie Andrews dans *La Mélodie du bonheur* –, jusqu'au jour où elle a lâché le couvent pour ouvrir une école pour « jeunes filles de bonne famille ». Ce qui était probablement une bonne idée à l'époque, quand il n'y avait pas plus d'une douzaine de « jeunes filles de bonne famille » en ville. Aujourd'hui, on est quatre cents à s'entasser dans cette vieille baraque, et les cours ont lieu par roulement dans des préfabriqués ouverts aux quatre vents et des mansardes reconverties en salles de classe. Les frais de scolarité sont obscènes. Je n'ai pas intérêt à trop me plaindre à mes parents. Les quatre autres n'ont pas eu la « chance » de venir étudier ici, après tout. Ils étaient suffisamment brillants pour que l'école publique – et gratuite – ne leur pose aucun problème.

À Sainte-Bernadette, le trimestre coûte deux mille euros. J'ignore où va cette fortune mais ce n'est sûrement pas dans la santé et la sécurité des élèves. Dans

un premier temps, je n'arrive même pas à pénétrer dans l'Étouffoir à cause des carcasses de pupitres et de chaises qui s'y entassent. Des relents de pourriture et de poussière m'agressent chaque fois que je dégage un meuble. Je m'efforce de les ranger méthodiquement dans un coin de la salle mais quand les pieds des chaises se déglissent, s'abattent contre mes jambes et filent mes collants, je perds patience. Alors j'enlève le pull de mon uniforme pour mieux balancer le bazar à travers la pièce, telle une championne de javelot. Ce qui devient très vite jouissif.

Après avoir évacué les meubles, j'hallucine en découvrant toute la place qu'il y a dans l'Étouffoir. J'avais toujours cru que c'était seulement un grand placard, mais cet endroit était sûrement une espèce de garde-manger, autrefois. On pourrait faire entrer trois ou quatre filles, sans problème. C'est bon à savoir. On n'a jamais trop de cachettes. Par contre, une ampoule ne serait pas du luxe. La porte est si lourde que je dois la bloquer avec une vieille chaise, et même comme ça je travaille dans une quasi-obscérité.

Les meubles, c'est juste le début. Il y a aussi là des tonnes de papiers, de magazines et de manuels scolaires. Je tombe sur des copies d'examen de 1991, des comics *Bunty* des années 1980 et quelques numéros d'un magazine qui s'appelle *Jackie*. Je les feuillette un peu, lis le courrier des lectrices, les histoires d'amour illustrées. C'est tellement vieillot ! Rien que les titres annoncent la couleur : *Millie trouve la perle rare !* ou encore *Rendez-vous avec ton destin !*

Je lis *Rendez-vous avec ton destin !* et il s'avère que Destin, c'est le nom d'un cheval.

Quand j'atteins le fond de l'Étouffoir, les choses deviennent intéressantes. Dans un des cartons empilés contre le mur et couverts d'une bonne couche de poussière, je déniche trois Walkman, un paquet de cigarettes Superkings, une bouteille de schnaps pêche à moitié vide et un jeu de cartes.

Contrebande. Sûrement des trucs confisqués.

Il y a aussi là une barrette ornée d'un angelot en argent – qui a l'air beaucoup trop pure et sacrée à côté des clopes et de l'alcool. Je l'essaie puis je flippe de choper des lentes, alors je la jette dans le sac-poubelle. Un seul Walkman est équipé d'une cassette. Je mets le casque et appuie sur Lecture. Il fonctionne encore. *Purée !*

Ça commence par une ligne de basse. *Dum-dum-di-dum-di-dum*. Puis une voix de femme toute douce, limite gamine, qui murmure. Elle parle d'un mec qu'elle connaît, et qui a les dents blanches comme la neige, et je me dis que ces paroles sont vraiment nulles. Elle voudrait qu'elles soient de quelle couleur, ses dents ?

J'écoute quand même, le Walkman clippé à ma jupe. Je ne connais pratiquement aucune chanson mais elles ont toutes un côté grunge/arty. Ça sent l'ombre à paupières noire, quoi. Je ne me rappelle pas à quand remonte la dernière fois où j'ai écouté de la musique sans savoir précisément qui chantait. Et en même temps, je ne suis pas sûre de vouloir le découvrir non plus. C'est plus cool de ne pas savoir. J'écoute la cassette jusqu'au bout. Il y a une dizaine de titres en tout, interprétés par des mecs

qui chantent super aigu ou des femmes qui chantent super grave. J'ouvre le Walkman et découvre qu'il s'agit d'une compil maison. L'étiquette collée sur la cassette indique *PRINTEMPS 1990*.

Puis j'essaie de soulever un autre carton mais le fond se déchire et le contenu me tombe dessus. Quelque chose doit même atteindre la porte, puisque la chaise qui la bloquait se renverse et que le battant claque.

Et me voilà dans le noir. Je cherche la poignée à tâtons et finis par comprendre qu'il n'y en a pas. Peut-être que ce n'est pas un garde-manger, après tout. Seulement un placard.

J'écoute toujours la musique. Je ne la trouve plus aussi sautillante, d'un coup. Elle est même flippante. Morrissey évoque les portes d'un cimetière, « *cemetery gates* ». Au moment où je frappe la porte, la bande de la cassette se coince et le mot « *gates* » se termine dans un hoquet.

— HÉ ! je crie. OHÉ, HÉ ! Je suis ENFERMÉE !
DANS L'ÉTOUFFOIR !

« ... *cemetery gAtEs, cemetery gAtEs, cemetery gAtEs, cemetery gAtEs...* »

Le placard qui me paraissait immense il y a deux minutes me fait maintenant l'effet d'une boîte d'allumettes prête à s'enflammer. Je ne me suis jamais considérée comme claustrophobe, mais plus les murs se rapprochent, plus je me focalise sur l'air ambiant, si épais et putride que je vais étouffer.

Ne pleure pas, ne pleure pas, ne pleure pas.

Je ne pleure pas. Je ne pleure jamais. Mais ce qui m'arrive est pire. Le sang me monte à la tête et,

malgré le noir complet dans lequel je baigne, je vois des taches violettes. Cette fois c'est sûr, je vais m'évanouir. Je tends le bras pour me raccrocher à quelque chose et ma main tape contre une espèce de pavé froid et lourd. On dirait du papier.

Les piles du Walkman rendent l'âme. « ... *cemetery gAtEs, cemetery gAtEs, cemetery gAaaaaayyyy...* »

Et puis plus rien. Le silence. Uniquement troublé par mes appels à l'aide et mes coups de poing contre le battant.

Soudain, la porte s'ouvre brusquement sur Mlle Harris et je m'écroule presque sur elle.

— Maeve ! s'exclame-t-elle, la mine soucieuse.

Malgré ma panique, je jubile de la voir inquiète.
Dans ta face, connasse.

— Qu'est-il arrivé ? Tu te sens bien ?

— La porte s'est refermée, je bredouille. Elle s'est refermée, je ne pouvais plus la rouvrir et je...

— Assieds-toi, m'ordonne Mlle Harris.

Elle sort une bouteille d'eau de son sac, la débouche et me l'offre.

— Bois doucement, ne te rends pas malade. Tu es tout essoufflée, Maeve.

— Ça va, c'est bon, je réponds enfin. J'ai seulement paniqué. Est-ce que c'est l'heure du déjeuner ?

Là, elle a l'air carrément angoissée.

— Maeve, il est seize heures.

— Pardon ?

— Tu veux dire que tu as sauté le déjeuner ? Tu as passé toute la journée ici ?

— Oui ! C'est vous qui m'avez dit de rester là !

Elle secoue la tête, comme si j'étais la marmite magique qui crache du porridge tant qu'on ne prononce pas la bonne formule.

— Tu sais, reprend Mlle Harris en pénétrant dans le placard – et l'envie me prend soudain de l'y enfermer –, c'est fou ce que tu arrives à faire quand tu y mets du tien. Je n'aurais jamais cru qu'il y ait tant de place, là-dedans. Tu es une magicienne. Félicitations !

— Merci, je lui réponds d'une voix faible. J'envisage de devenir femme de ménage.

— Tu devrais passer aux toilettes avant de rentrer chez toi.

J'en déduis que je fais peur à voir. Je suis couverte de poussière de la tête aux pieds, mes collants sont déchirés et des filaments de toile d'araignée sont accrochés à mon chemisier.

— Tu te sens bien, tu es sûre ? insiste Mlle Harris.

— Sûre, je lui confirme avec un peu plus de pêche cette fois.

— À demain, alors. On tâchera de décider ce qu'on fait de tous ces meubles.

Elle se dirige vers la porte en rajustant la lanière de son sac. Elle jette un dernier coup d'œil dans ma direction et penche la tête.

— Ah, j'ignorais que tu t'intéressais au tarot.

Je reste bête. Et puis je baisse les yeux. J'ai en effet un jeu de cartes entre les mains.

2

J'EXAMINE LES CARTES dans le bus. Pour moi, elles n'ont ni queue ni tête. Certaines portent un nom, comme le Soleil, l'Ermite, le Fou, mais d'autres ont des numéros et des couleurs. On ne retrouve pas le cœur, le trèfle, le pique et le carreau. Ici, les couleurs sont le bâton (de longs bâtons marron), la coupe (qui ressemble plutôt à un verre à vin), l'épée et le denier (un disque avec une petite étoile dessus).

Sur toutes ou presque, des personnages sont dessinés en rouge, or et violet vif, et tous ont l'air absorbés dans leur tâche. Il y a un type qui sculpte une assiette comme si sa vie en dépendait. C'est le huit de denier, apparemment. Je me demande ce que cette carte signifie. *Aujourd'hui tu vas sculpter une assiette ?*

Des jeux de tarot, j'en ai déjà vu, évidemment. Dans les films, pour commencer. La diseuse de bonne aventure tire les cartes, prononce deux, trois formules vagues, le spectateur la prend pour un charlatan. Et

puis elle balance un truc précis, et là on tend l'oreille, genre : « Qu'en pense *Steve*, votre mari ? »

Je passe les cartes en revue. Elles sont toutes marquées comme celles d'un jeu ordinaire. Pour chaque couleur, il y a as, deux, trois, quatre, cinq, etc. jusqu'à dix. Il y a aussi des familles royales : pages, chevaliers, reines et rois. Lily, mon ancienne meilleure amie, adorerait. Un des premiers jeux qu'on avait inventés s'appelait les Dames de la chevalerie : on faisait semblant de monter à cheval dans son jardin, de terrasser des dragons et de sauver des princes. Elle y joue peut-être encore dans sa tête, mais on ne se parle plus.

Au moment où je pense à Lily, une autre carte attire mon regard. Elle ne ressemble pas au reste du jeu et quand je la touche, mon ventre se noue. Ma vue se trouble un instant, comme si je venais de me réveiller. Un visage de femme ? Je la sors pour mieux l'étudier mais au même moment, un raffut au fond du bus me force à me retourner. Un groupe de garçons de Saint-Anthony. Pourquoi les mecs sont-ils aussi bruyants ? Ils se font passer un truc, puis hurlent et s'esclaffent. Mais leur rire n'a rien de joyeux ni de sympathique. J'aperçois quelque chose et comprends qu'eux aussi sont en train de regarder des cartes.

Ça, c'est bizarre. Le jour même où je dégotte un jeu de tarot, les mecs de Saint-Anthony en apportent un aussi ?

Tout à coup, Rory O'Callaghan s'engage dans l'allée – il descend pourtant au même arrêt que moi, et on est encore loin...

— Salut, Maeve, me lance-t-il. Je peux... ?

— Bien sûr.

Cette journée est de plus en plus étrange. J'étais en train de penser à Lily, et voilà que son grand frère rapplique. Rory et moi, on se connaît depuis qu'on est tout petits mais on n'a jamais été amis. Lui était toujours distant, impressionnant, souvent absent – comme une comète dans mon enfance.

Il s'assied, je remarque que son visage est rouge et que ses yeux brillent. Je ne lui pose pas de questions. Rory a toujours été le souffre-douleur. Avec son visage doux et son côté solitaire, il est un peu paria à Saint-Anthony où, si tu ne joues pas au foot ou au hurling, c'est comme si tu n'existais pas. Et le fait que sa famille soit protestante dans une ville presque entièrement catholique n'arrange rien. Les O'Callaghan ne sont pas religieux ; personne ne l'est vraiment. Par contre, qui dit protestant dit un peu britannique. Ce côté poli, réservé, qui agace tellement les mecs.

— Rory ! lance justement un garçon. Hé ! Rory ! Roriana ! Roriana Grande ! Reviens !

Rory bat des cils et il est vrai que ses grands yeux noisette rappellent un peu ceux d'Ariana Grande. Il se tourne vers moi.

— Alors, comment tu vas ?

— Bien, je réponds en battant les cartes.

J'aime bien leur texture froide. En plus, c'est très pratique quand on ne sait pas quoi faire de ses mains.

Rory blêmit dès qu'il les voit.

— Oh merde. Toi aussi tu en as.

Je reste bête. Je lui montre les rectos.

— Un jeu de tarot ?

C'est alors qu'un mec déboule.

— Hé, Roriana Grande, ta meuf les a vues, celles-là ?

Le type, dont j'ignore le nom, me fourre son jeu de cartes sous le nez, et je comprends la « blague ». Leurs cartes à eux, ce n'est pas du tarot, mais un jeu porno : des filles à poil – gros seins et strings serrés à vous filer une mycose. Sauf que sur leurs têtes, quelqu'un a collé une photocopie du portrait scolaire de Rory. Rory fait semblant de regarder par la vitre. Il sait très bien que s'il cherche à les attraper ou s'il esquisse la moindre réaction, les autres auront gagné.

C'est tout simplement l'épisode le plus gênant qui se soit jamais produit dans le bus de Kilbeg.

— Une minute, j'interviens d'une voix de prof qui fait passer un oral.

Je regarde le mec bien en face.

— Tu as photocopie, découpé et collé la photo de Rory sur cinquante-deux cartes ?

Le gars se marre, fait coucou à ses potes avec une expression qui veut dire « Je suis tellement hilarant ».

— Eh ben dis donc, on peut dire que t'es complètement *obsédé* par lui..., je commente bien fort.

Le mec me fusille du regard et retourne au fond du bus. Rory et moi, on reste là sans rien dire. Du coin de l'œil, je remarque qu'il a les ongles vernis en rose. Pas un rose hyper voyant, fuchsia ou autre. Non, rose tendre, de la couleur des ballerines de danse. Et tellement proche de sa carnation qu'au premier coup d'œil, on le remarque à peine.

Lorsqu'on arrive à notre arrêt, il part dans la direction opposée à la mienne en murmurant tout juste « 'Lut ».

Ma maison est encore à vingt bonnes minutes de marche mais la route est sympa et, un jour comme aujourd'hui, j'ai même envie de faire ce trajet. Je longe la rivière, les eaux bleu-gris de la Beg à ma gauche, les murs de pierre de la vieille ville sur ma droite. Kilbeg était le centre de la ville il y a cent ans, comme c'est là que se trouvent les docks. C'était un des ports les plus importants d'Irlande, et il reste encore pas mal d'anciennes places de marché et d'enclos de l'époque. Y compris une fontaine, asséchée depuis belle lurette, où les gens faisaient boire leurs chevaux. En primaire, j'ai fait un exposé sur les émeutes qui ont eu lieu pendant la Grande Famine, quand les propriétaires expédiaient leur grain à l'étranger alors même que l'Irlande mourait de faim. J'ai eu droit à un prix. Mon tout premier et sans doute mon dernier.

De dehors, notre maison a l'air grande, mais quand on sait qu'on y a vécu à sept, elle ne l'est pas tant que ça.

Oui, *sept*. Mes parents, ma grande sœur Abbie, les deux garçons Cillian et Patrick, Joanne et moi. On me demande tout le temps ce que ça fait d'avoir autant de frères et sœurs, alors que j'ai quinze ans d'écart avec Abbie, treize avec Cillian, dix avec Patrick et sept avec Jo. Disons que j'ai plutôt l'impression d'avoir un tas de parents.

— Hé ! m'interpelle Jo depuis la cuisine.

Elle fait de la pâtisserie. C'est son obsession du moment. Elle s'est séparée de sa copine il y a deux mois et est revenue s'installer ici le temps de décrocher son master. Je n'ai pas vraiment envie qu'elle se remette avec Sarra, même si maman pense que ça reste envisageable. C'est tellement ennuyeux d'être seule avec les parents.

— Hé, tu es rentrée tôt, je lance à mon tour.

Je lâche mon sac dans l'entrée et rejoins ma sœur.

— Qu'est-ce que tu prépares ?

— Il y avait une manif de chrétiens sous les fenêtres de la bibliothèque, j'ai préféré rentrer. (Elle se lèche un doigt.) Des blondies amandes et pistaches.

— Bon sang... Ils manifestaient pour quoi ? Et pourquoi est-ce que toutes tes pâtisseries ont un goût salé ?

— Elles n'ont pas un goût salé.

Elle écrase les amandes et pistaches avec un cul de bouteille. Jo se plaint tout le temps que cette cuisine est mal équipée, mais entre ses cinq enfants et son boulot, maman avait d'autres chats à fouetter.

— Ils seront délicieux. Et la manif, c'était par rapport à l'expo de Kate O'Brien, parce que « l'argent des contribuables ne devrait pas servir à financer de l'art sur les personnes queer ». Comme si ça laissait des trucs intéressants sur le carreau...

Elle verse les fruits secs dans un mug.

— Et comment s'est passée ta retenue ?

— Euh... ça a été.

— Tu t'es excusée auprès de M. Bernard, comme je te l'ai conseillé ?

— Non.

— Maeve !
— Mais je l'ai même pas touché !
— Ce n'est pas la question ! Tu devrais au moins t'excuser de te donner en spectacle en permanence et d'interrompre exprès ses cours.

Je déteste cette expression. « Se donner en spectacle. » Pourquoi dès qu'on est un peu drôle, on est immédiatement étiqueté sociopathe ? Quand une fille est calme, on dit simplement : « Elle est calme. C'est sa personnalité. » Si elle bosse comme une dingue, on dit qu'elle est ambitieuse. Sans chercher plus loin. Jo stressait tellement pour ses études qu'elle s'est collé un psoriasis à cause du stress à son entrée à l'université. Et tout ce qu'on a dit à ce sujet, c'est qu'elle était « concentrée sur son objectif ».

— En plus, reprend-elle en saupoudrant les fruits secs dans sa pâte à blondies, je ne comprends pas pourquoi tu galères autant pour les langues. Tu es assez bavarde comme ça. Il te suffit de mémoriser les bons verbes aux temps les plus importants. Le reste, c'est du gâteau.

Comme si c'était si simple.

Ne voit-elle pas que c'est impossible ?

Et pourtant, les autres y arrivent. Toutes les filles avec qui je traîne ont eu minimum dix-huit ou dix-neuf sur vingt au dernier test de vocabulaire. Alors que moi, je rame pour dépasser les dix.

Avant mon entrée à Sainte-Bernadette, maman m'a emmenée voir un spécialiste, elle craignait que je sois dyslexique. Et je crois que tout le monde espérait sincèrement que je le sois.

— Je sais qu'elle possède des talents cachés, a expliqué maman au spécialiste, comme pour se convaincre elle-même autant que le convaincre lui. De tous mes petits, c'est elle qui a parlé le plus tôt. À onze mois à peine. Des phrases entières.

Ils cherchaient tous à expliquer mes mauvais résultats. En particulier mes frères, qui sont tous les deux scientifiques. Ils nous pondaient une nouvelle théorie tous les jours.

— Elle a peut-être des problèmes auditifs ? a suggéré Cillian un week-end où il était rentré. Si ça se trouve, elle n'entend pas ce que disent les professeurs.

D'autant plus ironique que, si je sais ça, c'est parce que je l'ai entendu depuis la pièce voisine.

Non, je ne suis ni dyslexique, ni aveugle, ni sourde. Désolée tout le monde, je suis tout simplement stupide.

Je me lèche l'index et tapote la table pour ramasser les brisures de fruits secs puis je les avale.

— Maeve, grommelle Jo. Dégueu ! Arrête ça. Merci de ne pas coller ta bave dans mes gâteaux.

— Pourquoi ? je lui réplique. Ils sont pour qui ?

— Pour personne. Depuis quand il faut une raison pour te demander de ne pas saliver dans mes blondies ?

— C'est pour Sarra, pas vrai ? Tu as rendez-vous avec elle.

— Boucle-la !

Jo ramasse les dernières brisures, les ajoute à la pâte puis remue le tout.

— C'est pour Sarra ! je m'écrie, triomphale. Dans ce cas, ne t'attends pas à ce qu'elle les apprécie vraiment. À tous les coups, elle va dire qu'elle les aime et puis elle les trompera avec des brownies.

Joanne se fige. Son visage devient tout rouge. Oh non, je l'ai dit... Parfois j'oublie que, même si on connaît l'histoire depuis une éternité, Joanne, elle, la revit tous les jours. Moi, je m'en suis remise ; elle, certainement pas.

— Hé, les brownies, c'est nul. Complètement surcoté. Et vulgaire, en plus.

Si j'arrive à la faire rire, elle passera peut-être à autre chose.

Mais Joanne ne répond rien et se contente de verser la pâte dans le moule.

— Les brownies, c'est bon pour les cons, j'essaie encore.

— Bon sang, Maeve, tu vas me lâcher ?

La voilà maintenant qui crie, tellement furieuse qu'elle relâche son attention et se brûle l'avant-bras au bord du four. Elle glapit et, instinctivement, attrape son bras, laissant tomber le moule rempli de pâte par terre. J'attrape le papier absorbant pour nettoyer.

— Stop ! hurle Jo en me repoussant. Casse-toi. Juste casse-toi, casse-toi, casse-toi ! File dans ta chambre.

— J'essayais de t'aider, grosse tarée.

Mes yeux me picotent déjà. Purée, ne pleure pas. Ne pleure pas. Il n'y a rien de pire que de fondre en larmes quand on est la petite dernière de la famille.

— Et tu m’envoies pas dans ma chambre. T’es pas maman, alors fous-moi la paix !

Là, c’est elle qui pleure. Parfois, je me dis qu’elle est restée tellement longtemps la benjamine qu’elle est encore plus sensible que moi. On lui a arraché son statut de petit bébé, après tout, alors que moi, je fais tout pour m’en débarrasser.

La porte de la cuisine s’ouvre, sur maman. Elle tient le chien en laisse et est visiblement déjà saoulée par notre numéro. Le chien se jette sur la pâte, en dévore autant qu’il peut avant que maman ne se mette à hurler à cause des problèmes de transit de l’animal.

— ATTRAPE TUTU ! s’époumone-t-elle. Maeve, éloigne Tutu ! Tutu, STOP ! MÉCHANT chien ! Joanne, il y a du beurre là-dedans ? Ce n’est pas moi qui nettoierai s’il chope une diarrhée. Est-ce que tu te rends compte de l’odeur, quand ce chien est malade ?

On enferme Tutu dehors le temps de nettoyer le bazar, et Joanne vide son sac en pleurant.

— Non mais j’hallucine, je lui réplique. Tu as plus de vingt ans et tu caftes encore ?

Ensuite je balance quelques horreurs sur son compte et sur Sarra – que je regrette instantanément mais dont je ne m’excuserai jamais. Et puis Tutu et moi filons dans ma chambre, comme deux hors-la-loi.

Cinquante notifications WhatsApp m’attendent sur mon téléphone, mais toutes proviennent de groupes dont je fais partie. Niamh Walsh et Michelle Breen m’ont demandé ce que Mlle Harris m’a infligé pour cette première journée de colle.

Nettoyage de l'Étouffoir, je réponds.

Avec une masse de smileys.

Quelle connasse ! commente quelqu'un.

J'ai trouvé tellement de conneries... je tape ensuite. J'ajoute une photo du Walkman et de la compil de morceaux grungy.

Tout le monde exprime sa surprise avant de passer à autre chose. On est au moins quatorze dans ce groupe, ce n'est pas toujours évident de se faire entendre. Pour la énième fois, je me dis que j'aimerais bien avoir une meilleure amie à qui me confier.

Comme avant. Mais avec Lily, c'est de l'histoire ancienne. Depuis bientôt dix-huit mois.

Et c'est là que je me rappelle : les cartes. Les couleurs vives, les visages sérieux, les symboles étranges. Je sors le jeu de mon sac et les passe en revue. Je les range par ordre numérique.

1. LE FOU. Il a un chien et une flûte. Plutôt sexy, façon Prince Vaillant aux cheveux longs.

2. LE MAGICIEN. En train de préparer une potion.

3. LA GRANDE PRÊTESSE. Une lune sur la tête. Elle me fait penser à Mlle Harris – à la fois belle et grave.

Je les étudie toutes en espérant que ça me donne des visions et regarde chacun des personnages dans les yeux. Mais il ne se passe rien. Finalement, saoulée par ma propre ignorance, j'allume mon ordinateur portable et recherche : « Comment apprendre le tarot seul ».

Sur ce, la soirée se volatilise.

3

— *SALUT TOUT LE MONDE, bienvenue sur ma chaîne. Je suis Raya Silver de Silverskin Magic, et aujourd'hui je vais vous apprendre le tirage à trois cartes.*

La fille de cette vidéo YouTube est assise en tailleur sur un fauteuil en osier, sexy à mort dans la boutique vaudoue de La Nouvelle-Orléans qui est également sa maison familiale. Elle a deux enfants, un chien, un chat et un troisième œil.

Je bois ses paroles depuis deux heures.

Elle m'a énormément appris. Je sais maintenant que les cartes « figures » (comme la Mort, le Magicien et la Grande Prêtresse) sont un peu les personnages principaux du tarot et qu'on les appelle les arcanes majeurs. Les autres sont des couleurs, comme dans les jeux normaux, et on les appelle les arcanes mineurs. La coupe représente les émotions. L'épée, l'esprit. Le bâton, la passion. Et le denier, l'argent.

« Épée, coupe, bâton, denier, énumère Raya dans son e-book. Tête, cœur, ventre, pieds. »

— *Pour s'échauffer, on va battre les cartes.*

Raya fait voler les siennes entre ses mains comme si elle manipulait un voile de soie. J'essaie de l'imiter... mes cartes valent sur mon lit. J'essaie encore de trouver ma technique...

— *Si vous tirez les cartes pour un ami, demandez-lui de les battre. Les cartes sont vivantes. Elles doivent absorber l'énergie de la personne. Demandez au client de couper le jeu en trois, de la main gauche, puis de le reformer. Étalez ensuite les cartes, afin que la personne ait bien le choix.*

Je suis ses instructions à la lettre.

— *Prenez trois cartes. Elles représentent le passé, le présent et le futur.*

Je choisis soigneusement trois cartes et les retourne. La Lune, le Chariot et la Tour. La Lune, c'est juste la Lune : un grand dessin blanc perle lumineux. Le Chariot représente un homme monté sur un chariot tiré par deux chevaux à l'air dément. La Tour est la seule qui m'effraie. Elle est horrible. Une tour médiévale à moitié écroulée, dont des flammes orange lèchent les pierres. Deux personnages tombent dans le vide. Elle me donne la chair de poule. Mais je fais confiance à Raya. D'après elle, aucune carte n'est foncièrement mauvaise, elles ont toutes un bon côté, et je la crois.

Je mets la vidéo sur pause et consulte la description de ces cartes dans l'e-book, sur mon Kindle. Les interprétations de Raya sont toujours positives, pas plus longues qu'un SMS, sans mots compliqués ni jargon de magicienne. C'est ce qui me plaît le

plus, chez elle. J'ai l'impression de parler à une copine.

LA LUNE : La Lune gouverne nos règles, alors il y a de quoi être en colère contre elle ! Cette carte représente l'énergie subconsciente profonde, voire des choses qu'on refoule. N'oubliez pas que le mal finit toujours par remonter à la surface !

LE CHARIOT : Holà ! Doucement ! Gare à la sortie de route – ou alors c'est juste que vous roulez trop vite et que ça donne aux autres une impression de chaos ? Alors posez-vous la question : est-ce que je maîtrise la situation ou non ?

LA TOUR : Bon, je sais que celle-là fait peur. Vraiment peur. Mais parfois, il faut abattre une vieille structure pour pouvoir bâtir du neuf.

Je relance la vidéo, Raya m'explique comment lier les trois cartes.

— *Faites appel à votre intuition, souffle-t-elle. Laissez dialoguer les cartes.*

Je mate les cartes et interroge mes émotions. L'humeur changeante de la Lune me correspond pas mal ces derniers temps. Une énergie de solitude profonde a gouverné toute mon année scolaire. Et la précédente, pour être honnête. Comme si tout le monde était plus que jamais investi dans sa clique, et que moi je restais à l'écart, sans meilleure amie, sans vrai groupe, sans réussite scolaire. Ensuite, le Chariot – le type qui s'efforce de rester zen alors que ses chevaux deviennent dingues. Oui, ça me ressemble.

— *Exprimez votre vérité, recommande Raya. (Elle parle toujours dans un souffle mais son regard est fixe, direct.) Tout haut.*

— Je ne suis pas très heureuse en ce moment.

À ma grande stupeur, je sens une petite larme toute chaude au coin de mon œil. Vite, je cligne des yeux pour la chasser.

— Et j’essaie de faire comme si j’allais bien, mais c’est faux.

— *Allez dans votre zone de peur*, enchaîne Raya Silver comme si elle m’entendait. *Dites ce qui vous effraie.*

— Si je ne me ressaisis pas, les choses vont vraiment, *vraiment* dégénérer.

Et avant que j’aie le temps de m’en émouvoir, papa m’appelle pour dîner.

Au rez-de-chaussée, je le trouve seul à table. Jo est sortie – sûrement chez Sarra – et maman corrige des copies dans l’ancienne chambre d’Abbie, où elle dînera sûrement.

— J’ai su que tu avais cherché des poux à Joanne, me reproche papa en me servant une part de lasagnes en mode vénère.

— Ça, c’est sa version...

— Essaie d’être gentille avec ta sœur. Ce n’est pas facile pour elle, en ce moment.

— Mais je suis gentille. Je peux l’être.

— Tu es plus que gentille, Maeve. Tu es quelqu’un de bien. Tu as énormément de bonté en toi. Il faudrait juste que tu la montres.

— Je ne vois pas la différence.

— Être gentil, précise papa en caressant Tutu qui vient réclamer à manger, c’est sourire, écouter, dire « Quelle horreur ! » quand quelqu’un te raconte ses

malheurs. Être *bon*, c'est aussi essayer d'arranger les malheurs.

Papa est également le benjamin de sa fratrie, alors il a tendance à avoir un peu plus de sympathie pour moi que les autres. Par contre, il était un génie dans une famille de crétins, et moi je suis la crétine dans une famille de génies. Et ce n'est pas tout à fait la même chose.

On discute comme ça un moment, il me demande si ça va mieux à l'école, je mens en répondant que oui.

— Et Lily, comment va-t-elle ? s'enquiert-il ensuite en jouant avec ses lasagnes. Vous vous parlez toujours ?

— On n'est plus copines, papa, j'explique avec empressement.

Et je sors mon jeu de tarot de ma poche.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Des cartes de tarot. Tu veux que je te fasse une lecture ?

— J'hésite. Tu vas m'annoncer des catastrophes ?

— Le tarot ne dit pas l'avenir, je nuance en m'efforçant d'imiter Raya Silver et sa voix calme de gourou. Les cartes permettent uniquement d'analyser le présent.

— Bon sang ! Tu es tombée dans une secte maintenant ? À la radio, ils disent que tous les jeunes s'embrigadent, mais je n'aurais pas cru qu'ils auraient réussi à t'avoir, *toi*.

— Non. Je m'intéresse aux cartes, c'est tout. Elles ont une dimension historique, tu sais. On les utilisait déjà en Italie au xv^e siècle.

— Ah parce que tu es historienne *et* italophile, maintenant ? Je crois que je l'aime déjà, cette secte.

— Tiens, j'enchaîne en lui passant le jeu. Mélange-les. Qu'elles boivent ton fluide.

— Mon quoi ? fait papa en grimaçant.

— Ton énergie ! Transmets-leur ton énergie ! Les cartes, c'est du papier. Le papier provient des arbres. Elles sont conscientes.

— Hmm, hmm, lâche-t-il, visiblement amusé. Et depuis quand les as-tu, ces cartes ?

— Depuis aujourd'hui.

Je lui fais battre le jeu puis couper les cartes en trois. Après quoi je les étale comme Raya l'a montré.

— Choisis-en trois, je réclame.

Dix de bâton, deux de coupe, le Fou. J'étudie le tirage.

— On dirait que tu travailles vraiment dur, je déclare en montrant le personnage avec des bâtons sur le dos. Et que tu négliges maman dans cette affaire. Les cartes suggèrent que vous preniez des vacances ensemble, ou que vous partiez à l'aventure, pour... enfin tu vois... retomber amoureux.

Les traits de papa se crispent.

— Foutaises, lâche-t-il. Tu me fais marcher.

— Pas du tout !

— C'est ta mère qui t'a mis ça dans le crâne ?

— Non ! je m'écrie en jubilant. Pourquoi ? J'ai vu juste ?

— Bon sang !

Il passe ses mains dans ses fins cheveux blonds.

— Bon, ben, à nous deux Lisbonne, alors, conclut-il.

— Lisbonne ?

— Ta mère me tanne pour qu'on y aille. Les vols sont intéressants, en ce moment. Et je reconnais que, oui, je travaille comme un dingue.

— Allez-y, alors ! je m'exclame, surexcitée à l'idée d'avoir visé juste. Allez à Lisbonne !

— Et qui va s'assurer que tu iras en cours ?

— J'ai seize ans ! Je peux me débrouiller. Et puis il y aura Joanne.

Il part rincer nos assiettes dans l'évier.

— Pfff, souffle-t-il, encore sonné. Je vais voir ce que propose Ryanair, dans ce cas.

Je mélange les cartes à nouveau, ravie de mon succès.

— C'est fascinant, reprend papa au moment de quitter la cuisine. Tu apprends le tarot en l'espace d'une soirée, mais tu ne maîtrises toujours pas tes tables de multiplication.

— N'importe quoi ! Je les connais parfaitement ! Je n'ai plus huit ans, papa.

— Seize fois huit ?

— Un million trois.

— Faux. Cent vingt-huit.

— Oh, regarde, la carte de la Mort ! À ta place, je foncerais réserver l'avion.

Sur ce, il me laisse avec le jeu de l'Étouffoir. Et je me dis que, blague nulle mise à part, c'est vrai que je suis étonnée d'avoir réussi à apprendre à lire les cartes aussi rapidement. Cela dit, c'est très différent du lycée.

Les règles ne me sortent pas de la tête à la minute où je passe à autre chose. Non, ça reste gravé comme les paroles d'une chanson. Comme de la poésie. Ou comme des sentiments que j'aurais depuis toujours et que j'arriverais enfin à décrypter.

4

LE LENDEMAIN, Mlle HARRIS m'oblige à passer presque toute la pause déjeuner à ranger l'Étouffoir. Et ça ne me dérange même pas... Papa m'a donné des piles de rechange pour le Walkman, et c'est un plaisir de faire du propre en fredonnant des tubes gothiques des années 1990. Les cartes, elles, restent dans la pochette avant de mon sac, et je résiste tant bien que mal à la tentation de les sortir.

Cinq minutes avant la sonnerie, Mlle Harris déclare que l'opération est un succès, et me permet d'aller manger un morceau dans la salle commune. Après l'incident d'hier (la porte, tout ça), elle a clairement peur que je me blesse par sa faute.

Toutes les filles ou presque sont sorties s'acheter à manger en ville, mais il en reste deux ou trois dans la salle de classe, sans doute rebutées par le froid de février. Lily O'Callaghan est assise à son pupitre, elle lit. Sa longue frange blond foncé lui effleure les yeux. Je note qu'elle a des taches rouges au niveau des

tempes – le contact de ses mèches grasses contre sa peau lui a valu une éruption d’acné. Je me demande à quelle fréquence elle se lave les cheveux. Non pas qu’elle soit sale, mais elle n’aime pas son corps. Elle vit malgré lui. Si elle pouvait n’être qu’un cerveau conservé dans un bocal de formol, passer son temps à lire et dessiner, elle serait bien plus heureuse.

Elle lève les yeux, m’adresse un sourire crispé et tripote son aide auditive au moment où je passe. Je repère un groupe de filles que je connais et les rejoins rapidement.

Pourquoi est-ce que je me comporte comme ça ? Pourquoi suis-je aussi horrible avec elle, après tout ce qu’on a vécu ensemble ?

Je vais donc m’asseoir avec la petite bande. Michelle a une nouvelle palette de maquillage, une marque américaine recommandée par toutes les plus célèbres drag-queens, et elle ne s’en remet pas. Ce que j’ai du mal à comprendre. Les couleurs sont les mêmes qu’on trouve à vingt balles chez Urban Decay – et quand je commets l’erreur de le faire remarquer, tout le monde se marre et Michelle a l’air vexé.

— Excuse-moi, je glisse quand je vois que ses oreilles deviennent rouges.

Comme elle est rousse, la moindre variation dans son humeur se repère tout de suite. Je reste ensuite un moment à les écouter discuter. Très vite, je meurs d’ennui. Je commence à m’agiter et fourre mes mains dans les poches de mon blazer. J’y trouve le jeu de tarot. *Quoi ?* J’étais sûre de l’avoir laissé dans mon sac.

Je dois faire une drôle de tête car les filles me dévisagent.

— Il y a un problème ? m'interroge Michelle. On dirait que tu viens de capter un pet de l'enfer...

— Non, rien, je me ressaisis. Hé, ça vous dit que je vous tire les cartes ?

— Quoi ?

Je leur montre le jeu.

— Tu nous fais marcher, là ? dit Michelle.

— Non, je me débrouille. Je me suis entraînée hier soir.

Michelle bat les cartes puis en tire trois. La reine de bâton, le trois de coupe et l'as de denier.

Et comme avec papa, tout s'emboîte à la perfection. Le message me semble d'une simplicité déconcertante. J'explique à Michelle que sa passion créatrice pour le maquillage et l'amour qu'elle porte à ses copines sont les forces jumelles de sa vie, et qu'elles la guideront vers le succès.

Ça lui en bouche un coin.

— La vache, Maeve. Justement hier soir j'ai lancé ma chaîne maquillage sur YouTube.

Les autres retiennent leur souffle, je sens que mes cartes de tarot vont faire du bruit.

— Pas possible !

— Je te jure ! Regarde !

Elle sort son téléphone et ouvre l'appli YouTube. Et, en effet, avec zéro abonné et un rond gris qui attend une photo, apparaît sa chaîne : SweetShell-Faces. Michelle est visiblement mortifiée de nous

la montrer, mais elle voulait clairement appuyer ce qu'ont dit les cartes.

— Ne sois pas gênée, je la rassure. Les cartes pensent que c'est une bonne idée.

— Vraiment ?

— Mais oui. Attends la suite.

Je lui précise que la reine de bâton représente la créativité féminine, le trois de coupe l'amitié, et l'as de denier la réussite financière.

À partir de ce moment, tous nos déjeuners sont consacrés au tarot. Les filles pensent toutes que c'est de la magie, que je suis un genre de voyante, et même si j'aimerais y croire, je sais que c'est faux. Je connais les cartes et, surtout, je connais ces filles. C'est tout. Quand Betty Lynch tire le trois d'épée, je sais que la souffrance liée à cette lame renvoie au divorce de ses parents. Quand Niamh tire la Mort, tout le monde panique, mais je sais que la carte fait référence au fait que Niamh a récemment dû se séparer de son cheval parce que sa famille a déménagé de la campagne en centre-ville.

— Gypsy ne va pas mourir, hein ? me presse-t-elle, en larmes.

Les filles se penchent toutes vers moi, dramatiques.

— Non, j'affirme après une pause suspense, dramatique, moi aussi. Par contre, tu dois accepter de tourner la page Gypsy, pour qu'une autre puisse s'ouvrir.

Très vite, toutes les filles de mon niveau apprennent que je tire les cartes. Un matin où j'attends mon tour

aux toilettes, Fiona Buttersfield vient me demander une consultation.

— Hé ! me lance-t-elle, c'est toi, la fille.

— Fiona..., je lui réponds nerveusement.

Fiona m'intimide un peu. On n'a qu'un seul cours en commun mais c'est la star de notre niveau. Le genre à faire du théâtre le samedi mais, avec elle, ça n'a rien de honteux. La preuve, ceux de son club qui sont maintenant à l'université traînent toujours avec elle et la font même jouer dans leurs pièces à la fac.

— Toi aussi, tu t'appelles Fiona ? s'étonne-t-elle.

— Non, *tu* t'appelles Fiona. Moi, c'est Maeve.

— Je sais comment je m'appelle, merci.

— Et, euh, tu voulais quelque chose, ou... ?

— Il paraît que tu tires les cartes.

— Ah...

J'essaie de gagner du temps. Je ne suis pas sûre d'arriver à grand-chose avec quelqu'un dont je ne connais rien. Je finis par lâcher :

— Ça t'intéresse ?

Elle acquiesce.

— Pour mon avenir professionnel.

— Je vois. Eh bien, passe me voir au déjeuner.

— Pas question, réplique Fiona, les bras croisés, comme si je lui avais demandé de baisser sa culotte. Tu sais que ça ne se fait pas en public. C'est privé, ces trucs-là.

— Tu t'y connais déjà, on dirait.

— Ma *tita* était cartomancienne, à Manille, explique-t-elle, et face à ma mine perdue, elle précise : ma *tante*.

— Ah, OK. Et pourquoi tu ne lui demandes pas à elle ?

— Parce qu'elle va me dire de faire quelque chose d'ennuyeux, comme du droit ou médecine.

— Hmm. D'accord.

La sonnerie retentit et j'ai toujours un besoin urgent d'aller aux toilettes. Je m'installe dans un box et Fiona m'attend à la porte.

— Donc, c'est bon ?

— Oui ! je m'écrie, bien consciente qu'elle m'entend pisser. Midi. À l'Étouffoir !

— Je te donnerai la pièce !

Pendant un instant, je crois avoir mal entendu.

— Pardon ?

— Je te paierai !

À midi, Fiona me retrouve devant l'Étouffoir. J'ai gardé la clé que Mlle Harris m'a confiée. On s'assied en tailleur, l'appli lampe de nos téléphones allumée. Dans le noir, nos visages prennent des airs lugubres.

Tout en battant les cartes, j'examine Fiona, c'est plus fort que moi. Je suis franchement surprise de la voir ici. Elle n'est pas désagréable, disons plutôt distante. Je peux la comprendre. Sa mère est philippine, ce qui fait d'elle une des rares non-Blanches de l'école et ça lui vaut pas mal de commentaires. À la rentrée de septembre, par exemple, des filles sont allées lui demander de remonter ses manches, histoire de comparer leurs bronzages. Elle a aussi droit à des compliments sur ses cheveux noirs brillants, mais presque toujours suivis d'un commentaire limite, du

genre « C'est sûrement parce que tu manges beaucoup de poisson ».

Je lui passe le jeu, elle le mélange et le coupe. Puis elle tire trois cartes. Je les découvre avec elle. Je reste muette un moment.

— Est-ce que, euh... ça va, en ce moment ? je bredouille finalement.

— Comment ça ?

— Ben, tes cartes ont l'air un peu... tristes.

— Je t'ai interrogée sur mon avenir pro.

— Oui, mais...

Je passe les mains sur les cartes. Cinq de coupe. Tristesse, angoisse, perte. Trois d'épée. Peine de cœur. Neuf d'épée. Soucis.

Sa lèvre tressaute. J'ai toujours connu Fiona Buttersfield un peu prétentieuse. Trop bien pour se mêler à la populace.

— Disons que, apparemment, tu as d'autres tracas en tête, en dehors de... euh, ton avenir professionnel.

Elle regarde les cartes un moment et je me dis qu'elle va lâcher l'affaire.

— J'ai un mec, déclare-t-elle ensuite. Plus âgé.

— Oh.

J'essaie d'avoir l'air cool, genre : *ouais, moi aussi, j'ai plein de mecs plus âgés.*

— Il a vingt ans.

— Ah, quand même.

— On s'est rencontrés au théâtre, chuchote-t-elle.

Quelque chose dans sa façon snobinarde de prononcer « théâtre » me hérissé. Comme s'il y avait mille A : « théââtre ».

— Il veut qu'on...
— Que vous couchiez ensemble ?
— Oui.
— Et toi, tu...
— J'en sais rien ! explose-t-elle soudain, en se passant la main dans les cheveux. Enfin bon, on sort ensemble depuis trois mois. Ce ne serait pas scandaleux non plus.

— Hm, hm, je refais.

Traduction : *Tu m'en demandes trop, là.* Je suis une cartomancienne amateur. Pas une psy.

— En tout cas, les cartes essaient clairement de te dire un truc.

— Quoi ?

Je prends le neuf d'épée.

— Ici, on a littéralement l'image d'une femme qui pleure au lit à l'idée qu'un homme la rejoigne.

Elle rit. Pas un petit ricanement, un vrai éclat de rire.

— Tu te fous de moi.

— Explique-lui que tu n'es pas prête.

Fiona grimace, regarde encore la carte.

— Pour tout dire, je ne sais pas si je serai prête un jour. Je ne suis même pas sûre qu'il me plaise tant que ça. Mais bon, il est au club théâtre, et ils sont tous plus vieux...

Je réfléchis un moment.

— Tu peux toujours dire que votre relation te détourne de... de ton *jeu*.

Elle hoche la tête, soupèse l'argument.

— Pas bête, estime-t-elle.

— Ou tu pourrais le larguer...

Elle sourit, baisse les yeux.

— Pas bête non plus.

Au même moment, quelqu'un toque à la porte du placard : deux troisièmes.

— Il paraît que tu tires les cartes, dit la plus courageuse des deux.

Fiona sort.

— Exact, confirme-t-elle. Deux euros les dix minutes.

Elle m'adresse un sourire espiègle par-dessus son épaule, et ajoute :

— Je gère tes rendez-vous en échange de séances gratuites. Ça marche ?

— Ça marche, j'accepte avec une pointe d'hésitation.

— Toutes les stars ont leur voyante attirée.

Elle essaie d'avoir l'air blasé, mais je devine en dessous une émotion que je ne connais que trop bien. La solitude. Les stars ont toutes leur voyante attirée, et les ados ont besoin de quelqu'un à qui se confier.

Ainsi naît le cabinet de tarot de l'Étouffoir.

Le soir même, dans ma chambre, j'étale les cartes par terre. Je décide de tester mes connaissances et de m'assurer que je les connais bien toutes. Si je me lance dans cette affaire, je ne peux pas me permettre de sécher devant une des lames. Alors je les passe en revue, je prononce la signification de chacune à voix haute, comme s'il s'agissait d'un sortilège.

— As de coupe, compassion ! Deux de coupe, amour ! Trois de coupe, amitié !

Et tout me vient avec une facilité déconcertante.

Après la troisième série consécutive, il m'arrive un truc bizarre. Je trouve une carte en plus, collée à celle du Monde – la dernière de la série des arcanes majeurs. Elle ne porte ni numéro ni couleur, contrairement aux autres. L'illustration représente une femme aux longs cheveux noirs, un couteau dans la bouche. Elle est vêtue d'une longue robe blanche. Je l'ai déjà vue. Je crois. Mes yeux sont passés sur elle le jour où j'ai pris le bus avec Rory, mais elle n'était plus ressortie depuis.

La femme montre les dents, à la fois malfaisante et espiègle. Un chien à longues pattes – lévrier ou whippet – se tient à côté d'elle, misérable. Il appuie sa tête contre la cuisse de la femme, comme pour garder l'équilibre. En dessous, deux mots :

LA GOUVERNANTE

Je cherche le terme dans l'e-book de Raya : aucun résultat. Pas mieux sur Google.

Plus j'observe cette carte, plus elle me trouble. Ce n'est pas la plus lugubre du jeu, loin de là – le dix d'épée, par exemple, représente un cadavre avec dix épées plantées dans le dos – mais la Gouvernante est... différente.

Je sens mon estomac se retourner avec une sale impression de culpabilité, comme quand on sait qu'on a fait de la peine à quelqu'un mais qu'on ignore comment. Mes doigts me picotent, comme chargés d'électricité, et tout à coup je perçois les moindres détails de ma peau. Les cuticules écorchées, les commissures sèches de mes lèvres. Je fixe la Gouvernante tout

en sachant que c'est moi qui vais baisser les yeux la première.

Après tout, c'est un dessin. Je n'ai aucune chance au concours de regards.

— Maeve ! m'appelle Joanne du rez-de-chaussée.

— Quoi ?

— Tu viens manger ou bien ?

— J'arrive !

Je me lève, rassemble mes cartes et reforme la pile.

Mais je laisse la dernière de côté. À tous les coups, la Gouvernante est une sorte de joker bizarre qui ne sert pas pour l'interprétation.

Je la sors du jeu et la coince entre deux pages d'un vieux guide de conversation français qu'Abbie nous a envoyé.

Sur ce, je descends manger un pad thai et passe la soirée entière sans me disputer avec Jo.

L'autrice

Caroline O'Donoghue est une romancière irlandaise, animatrice du podcast *Sentimental Garbage*. Ses deux romans de littérature adulte, *Promising Young Women* et *Scenes of a Graphic Nature*, ont paru chez Virago. Elle tient une chronique hebdomadaire dans *The Irish Examiner* et collabore régulièrement avec *Prospect*, *Grazia* et *Lonely Planet*. Caroline vit actuellement à Londres, avec son partenaire et son chien. *All Our Hidden Gifts* est son premier roman pour jeunes adultes. Vous pouvez la suivre sur Twitter : @Czaroline